



HAL
open science

La solitude d'Ismaïl Urbain et la dérive d'Henri Duveyrier. Histoire d'une correspondance

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. La solitude d'Ismaïl Urbain et la dérive d'Henri Duveyrier. Histoire d'une correspondance. Michel Levallois, Philippe Régner. Les Saint-Simoniens dans l'Algérie du XIXe siècle. Le combat du Français musulman Ismaïl Urbain, Riveuve éditions, pp.209-222, 2016, 978-2-36013-404-5. halshs-01392684

HAL Id: halshs-01392684

<https://shs.hal.science/halshs-01392684v1>

Submitted on 4 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La solitude d'Ismaïl Urbain et la dérive d'Henri Duveyrier. Histoire d'une correspondance

Dominique Casajus

Paru dans *Les Saint-Simoniens dans l'Algérie du XIXe siècle. Le combat du Français musulman Ismaïl Urbain*, Michel Levallois, Philippe Régnier (éds.), Riveneuve éditions, 2016 : 209-222.

Dans sa bienveillance pour l'islam et pour les musulmans, Ismaïl Urbain fut souvent un homme seul. De cette solitude, les lettres que je voudrais parcourir ici sont une illustration bien amère. Échangées avec un jeune homme qui allait connaître un destin tragique, elles datent pour la plupart de 1869, c'est-à-dire d'un temps où le rêve du Royaume arabe n'était plus qu'un souvenir. Son correspondant s'appelle Henri Duveyrier. Il avait grandi dans le sérail saint-simonien et même dans le proche entourage du Père suprême : son père Charles s'était très tôt converti au saint-simonisme et avait été, en avril 1832, l'un des quarante apôtres que Prosper Enfantin invita à faire retraite avec lui à Ménilmontant.

Henri Duveyrier jouissait alors d'une certaine notoriété malgré son jeune âge. *Les Touareg du Nord* (1864), publié au retour d'un voyage saharien qui avait duré près de trois ans, lui avait valu la grande médaille d'or de la Société de géographie de Paris. S'il avait rompu dès le début de son voyage avec ses aînés saint-simoniens, ou du moins avec Prosper Enfantin¹, il n'avait pas renié leurs idéaux de fraternité universelle. Mais l'entreprise coloniale était en plein essor et l'heure n'était pas vraiment à la fraternité. Dans les années qui suivirent son retour, ne soupçonnant pas combien les Touaregs s'effrayaient de l'expansion française au Sahara, il ne comprit pas pourquoi des hommes dont il avait reçu si bon accueil se montraient désormais hostiles aux voyageurs qui se risquaient dans le désert. Et il pensa en avoir trouvé la raison : pas de doute, ils étaient travaillés par la propagande d'une confrérie musulmane à laquelle il prêtait une puissance et une malveillance infinies, la Sanûsiyya². Il avait consacré à la confrérie quelques pages inquiètes dans *Les Touareg du Nord* (peut-être inspirées par le saint-simonien Auguste Warnier, qui avait pris une lourde part à la rédaction du livre) mais, en 1884, il allait être beaucoup plus péremptoire dans un écrit halluciné : *La Confrérie musulmane de Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî*. Et les lettres dont je vais parler datent précisément du moment où il commençait à verser dans l'espèce de folie qui devait aboutir à la publication de son pamphlet de 1884³. Quelques mois plus tôt, la voyageuse hollandaise Alexandra Tinne avait été assassinée par des contribuables de ceux-là mêmes parmi lesquels il avait séjourné en 1860 et 1861, et je pense que c'est cet assassinat, dont la nouvelle parvint en Europe en septembre 1869, qui l'a déterminé à engager des recherches systématiques sur la Sanûsiyya. Il écrivit donc à plusieurs personnalités en poste dans la colonie algérienne pour leur demander des renseignements sur les confréries musulmanes.

De toutes ces lettres, déjà évoquées par Jean-Louis Triaud⁴, celles qu'il a échangées avec Ismaïl Urbain sont les plus révélatrices. La première est datée du 31 octobre 1869⁵. Notons que

¹ Voir la lettre qu'il lui a écrite de Laghouat le 9 novembre 1859 (ARS, 7720/236).

² On suit ici l'orthographe que Jean-Louis Triaud a adoptée dans son maître livre (1985). Les auteurs écrivent aussi « Senoussiya », « Snousiyya », etc., et donnent le nom de « Snousi », « Senoussis », ou « Senoussistes » aux membres de la confrérie.

³ Pour une analyse plus détaillée du voyage de Henri Duveyrier, des circonstances de l'écriture de son livre de 1864 et de la dérive qui l'a conduit ensuite à la brochure de 1884, je me permets de renvoyer à Casajus 2007. Le présent article reprend plusieurs éléments de cet ouvrage, sous une perspective différente.

⁴ Triaud 1995, I : 307 *sqq.*

ce n'est pas la première lettre qu'il lui ait écrite : deux lettres, déférentes et affectueuses, qu'il lui a envoyées dix ans plus tôt de Biskra et de Laghouat, tandis qu'il commençait à s'enfoncer dans le désert, laissent notamment apparaître que Urbain avait usé de son influence pour faciliter ses rapports avec les officiers en poste ; elles montrent aussi combien celui-ci était proche de la famille Duveyrier⁶. Cette fois, Henri prie son correspondant de lui communiquer toutes les informations en sa possession « sur les schismes musulmans, les sectes et les ordres religieux répandus chez les mahométans du Nord de l'Afrique ». Son intention, explique-t-il, est de consacrer aux sectes musulmanes hétérodoxes un ouvrage où il évaluera ce qui en elles peut favoriser le « progrès de la civilisation » ou, au contraire, l'entraver. Il examinera aussi les confréries et tâchera de faire connaître leurs objectifs politiques et religieux. Il possède déjà quelques documents sur ces questions mais se doute qu'elles sont bien plus familières à son correspondant : l'article sur la tolérance dans l'islamisme qu'Urbain a publié en 1856 le démontre amplement⁷. Le ton est déférent, c'est la lettre d'un novice à un maître.

La réponse d'Urbain est datée du 13 novembre 1869⁸ :

Dès à présent, je puis vous dire que mes observations ont toutes été faites au point de vue politique, car parmi les populations du nord de l'Afrique, aussi bien pendant la domination chrétienne que pendant la domination musulmane, la religion, les sectes, les ordres, n'ont été le plus souvent que le manteau ou le prête-nom du patriotisme. On protestait contre le conquérant étranger en s'affiliant à une secte, à une hérésie, à un schisme. L'étude [...] à ce point de vue depuis les donatians, les ariens et les circoncillions, jusqu'aux sectes musulmanes des Kharedjites ou de celles sorties de l'ouest, serait très curieuse. Aujourd'hui encore les confréries religieuses ou Khouan⁹ doivent être surveillées dans nos intérêts politiques [...].

Les Badauds crient : fanatisme ! La question est plus grave et plus compliquée pour les observateurs attentifs. Le besoin de s'associer, de s'entendre, de communier, est inné au cœur de l'homme. À leur origine les religions donnent une large satisfaction à ce besoin. Bientôt les règles anciennes ne suffisent plus, ne répondent plus aux aspirations plus relevées ou en décadence ; alors se forment de nouveaux groupes d'associations religieuses. Si ce phénomène est sensible dans nos sociétés civilisées, il doit être bien plus marqué parmi les musulmans [...]. Aussi ai-je dit depuis longtemps que le meilleur moyen de combattre les confréries religieuses, était d'organiser des associations civiles, sociétés de secours mutuels si l'on veut, où la solidarité et la mutualité modifient à la longue les sentiments égoïstes du dévot.

Voilà une belle profession de foi saint-simonienne. Urbain n'est plus l'exalté qu'il fut lorsqu'il arriva tout jeune à Ménilmontant, mais il n'a pas oublié les leçons de ces maîtres d'alors : l'homme a un besoin inné de s'associer ; les religions ne sont que des manières transitoires, liées à une époque, de satisfaire ce besoin ; Saint-Simon avait cru à l'avènement d'un nouveau christianisme, Urbain, plus modeste et plus pragmatique, se contente de souhaiter la formation de sociétés de secours mutuel. S'il est tout disposé à fournir à son correspondant les renseignements demandés, on voit bien que sa manière d'envisager le phénomène confrérique est tout autre. Les sectes et les confréries où Duveyrier verra de plus en plus la source des menaces qui planent sur l'Algérie, sur le Sahara et sur l'Afrique tout entière ne sont pour Urbain que « le manteau du

⁵ ARS, 13739/157.

⁶ ARS, 13739/153 & 13739/154. Sur ces lettres, voir Levallois 2012 : 249 *sqq.*

⁷ Voir Urbain 1992.

⁸ AN, 47 AP 8, dossier 1. Sur cette lettre, voir Levallois 2012 : 787 *sqq.*

⁹ Devenu presque un mot français, ce mot (« frères ») désigne ici les membres d'une confrérie religieuse.

patriotisme », la réaction à l'occupation étrangère. Sa longue expérience algérienne et le rôle que lui-même a joué dans cette occupation ont ouvert ses yeux sur une vérité à laquelle son correspondant restera toujours aveugle. Il avait déjà écrit des choses semblables dans son article de 1856 sur la tolérance dans l'islam¹⁰ :

Que n'a-t-on pas déclamé sur le fanatisme intraitable des Arabes de l'Algérie ? [...] Les propagandistes les plus ardents de ces accusations étaient les personnes qui n'avaient jamais vécu au milieu des musulmans, ou celles qui connaissaient surtout les habitants des villes dans lesquelles la présence des Français avait bouleversé toutes les conditions de l'existence, aggravé les froissements et engendré de profondes antipathies. Quant aux personnes qui ont pu entretenir des relations suivies avec les Arabes, leur opinion est en général toute différente. Elles ont compris que le patriotisme avait, bien plus que le fanatisme, inspiré la résistance des Arabes.

Duveyrer répond dès réception de la lettre, le 16 novembre¹¹. Le ton de sa réponse, toujours respectueux, est beaucoup plus assuré que dans celle du 31 octobre. Il avait laissé entendre alors qu'il possédait quelques renseignements sur le sujet qu'il entreprenait de traiter, et qu'Urbain ne serait pas sa seule source d'information. Cette fois, il se fait plus affirmatif : les documents qu'Urbain pourrait lui fournir ne feraient que « compléter et modifier » ce qu'il compte bien commencer à rédiger sans les attendre, car il sent que malgré « [s]a jeunesse et [s]on peu d'expérience », il a « quelque chose à dire ». Il a sans doute perçu que son aîné n'envisage pas les faits religieux de la même façon que lui, car s'il lui demande poliment la permission de continuer à le consulter « comme on consulte un légiste en renom lorsqu'on est embarrassé dans un procès inextricable », il n'exclut pas de se trouver en désaccord avec lui : il conservera « [s]a liberté de vues dans ce travail », ne voulant être « l'homme d'aucune école ».

La nouvelle lettre qu'il lui envoie le 21 novembre témoigne de préoccupations qu'on peut dire policières¹². Il veut savoir qui nomme les fonctionnaires algériens affectés au culte musulman, et quelles conditions doivent remplir les candidats à ces postes. Leurs prêches sont-ils surveillés ? Qui doit rendre compte à l'autorité « des écarts compromettants » auxquels ils s'y livreraient ? Le gouvernement laisse-t-il une liberté entière aux diverses confréries pour tenir leurs réunions et recruter leurs affiliés ? Bref, les « musulmans en place n'ont-ils aucun frein dans leur action pour ce qui touche de si près la politique dans la religion et la loi musulmane » ? Il espère bien, une fois informé sur toutes ces questions, être en mesure de « présenter au gouvernement les moyens de sauvegarder l'influence française partout où elle se trouve sourdement menacée », car ce qu'il compte écrire « ne sera pas étranger à la question de la politique française en Algérie et au Sénégal ». Voilà un jeune homme bien ambitieux ! Prosper Enfantin au temps où il espérait devenir le conseiller occulte du duc d'Orléans ne l'était guère plus.

Ce que Urbain écrit en retour le 27 novembre¹³ confirme qu'il n'appréhende pas les faits de la même manière que son correspondant. L'islam algérien lui inspire bien plus de commisération que de méfiance. Il n'a pas connaissance qu'une quelconque surveillance soit exercée sur les prêches des imams, mais ne la croit pas nécessaire car les « pauvres diables » que l'administration nomme aux emplois du culte ont trop besoin de leur maigre traitement pour

¹⁰ Urbain 1992 : 42-43.

¹¹ ARS, 13739/158.

¹² ARS, 13739/159.

¹³ AN, 47 AP 8, dossier 1.

s'aviser de jouer les factieux. De plus, ils sont trop méprisés de la foule pour pouvoir l'influencer. La situation humiliante ainsi faite au culte musulman est à ses yeux « indigne des idées libérales de la France », elle témoigne de « soupçons » et de « dédains » qui contribuent « à éloigner le moment d'un rapprochement possible ». Pour sa part, « fidèle aux leçons de tolérance et de conciliation » qu'il reçut de Charles Duveyrier, il ne saurait s'associer « à des œuvres qui auraient pour résultat d'augmenter la haine et la défiance entre chrétiens et musulmans ». Il faut savoir, en effet, que, lorsque, plus de trente ans plus tôt, le jeune Urbain faisait ses débuts dans le saint-simonisme, Charles Duveyrier l'avait entouré d'une bienveillante et fraternelle sollicitude. Mais cette époque est bien lointaine : Charles est mort le 1^{er} novembre 1866, et son fils Henri est en train de s'égarer dans des voies où Urbain ne peut le retenir.

Duveyrier répond à Urbain dès réception de cette lettre, le 30 novembre, en protestant d'une tolérance dont il a sans doute conscience que son envoi du 21 novembre ne la démontrait guère¹⁴ :

J'approuve entièrement les sentiments que vous développez éloquemment dans la péroraison de votre épître. Je suis touché de voir que vous [vous] reconnaissez l'élève de mon vénéré père en professant des idées aussi grandes et aussi justes.

J'espère que rien, dans mes lettres, n'a pu vous donner le soupçon que j'entretienne la pensée d'aller contre ces idées. Je n'en ai jamais eu d'autres que celles-là. – Votre coup de fouet ne m'atteint donc pas. Peut-être ne m'était-il pas destiné. En tout cas, je connais telles personnes qui le méritent.

Puis vient ce qu'il appelle sa « confession » :

Ce qui est fanatisme est condamnable, aussi bien chez les Chrétiens que chez les Arabes et les autres musulmans.

C'est à nous, en qualité d'ainés, qu'incombe le devoir de faire le premier pas pour aller au-devant des musulmans. Grâce à Dieu, leur religion nous offre assez d'armes dont on peut se servir pour amener un rapprochement pacifique entre les idées de l'Occident et celles de l'Orient. [...]

Le rapprochement devant avoir lieu fatalement, je m'estimerai heureux de pouvoir y contribuer dans la limite de ce que je puis faire. En travaillant dans cette voie, on est certain de ne pas caresser la civilisation à rebrousse-pois.

Nous nous trouvons en présence d'une religion qui a jetté [sic] des racines d'autant plus profondes qu'elle convient parfaitement aux orientaux sémitiques. L'islâm n'est-il pas, plus que le christianisme, la religion de Moïse ayant fait un progrès sans s'être dépouillée de tout ce qui flatte le sentiment sémitique ?

Celui qui ne connaîtrait que la religion en honneur à Rome, avec tous les vices qu'elle laisse s'étaler au grand jour, mais surtout avec son absolutisme intolérant, celui-là, admettons qu'il soit un philosophe et un chinois, pourrait bien garder du christianisme une idée toute différente de celle qu'il aurait reçue en observant des chrétiens d'une confession protestante libérale.

Eh bien, nous connaissons un islâm officiel, que ce soit le rite malekite, hanefite ou l'un des deux autres rites orthodoxes, mais nous ignorons encore les ressources que peut trouver la civilisation si elle s'appuie sur telle ou telle doctrine des dissidents. Ce travail, je l'entreprends. Je cherche d'abord à bien connaître les sectes religieuses et les anciennes écoles philosophiques arabes ; j'étudierai ensuite les ordres religieux. Je rechercherai quel

¹⁴ ARS, 13739/161.

rôle ont joué dans l'histoire les unes et les autres. J'établirai la situation présente, et j'essaierai d'indiquer, sous forme de conclusions, une ligne de conduite que je pense être bonne et utile, aussi bien pour les gouvernants que pour les particuliers de bonne volonté.

Toujours ce désir de conseiller les gens en place. Et, malgré ses protestations du contraire (« N'allez pas croire que je sois un présomptueux... »), ce jeune homme ne manque pas d'assurance : il mettra « les points sur les i » pour « ouvrir des aperçus nouveaux », et, s'il recevra « avec bonheur » tout ce qui viendra de son correspondant, il tient à conserver « [s]a liberté de sentir et de penser ».

Je ne saurais dire si les idées que Duveyrier professe dans cette lettre étaient déjà les siennes quand il a commencé à correspondre avec Urbain, où si elles lui ont été inspirées par ce dialogue avec un homme assez tolérant – ou du moins assez indifférent aux appartenances religieuses – pour s'être fait lui-même musulman. En tout cas, il a abandonné pour un temps son ton policier du 21 novembre. Force-t-il la note parce qu'il craint d'avoir donné à son interlocuteur le visage de l'intolérance ? Peut-être, car il lui arrivera encore de redevenir inquisiteur et policier. Mais il n'abandonnera jamais, même au point le plus extrême de son égarement, cette bienveillance envers un islam qui saurait se montrer débonnaire. Et on comprend mieux maintenant pourquoi l'islam hétérodoxe l'intéresse tant : il espère y trouver la même ouverture à la modernité que dans le protestantisme. Car son souci est d'œuvrer au rapprochement pacifique entre les idées de l'Occident et celles de l'Orient, préoccupation éminemment saint-simonienne qu'il partage avec Urbain. À ce souci s'ajoute la conviction que l'islam lui-même pourrait nous donner des armes dans cette tâche car il porte en lui la condamnation de l'intolérance à laquelle certains de ses adeptes s'abandonnent aujourd'hui.

Le 4 mars 1870, Duveyrier écrit encore une lettre où je relève ces mots : « Le terrible événement de l'assassinat de Mademoiselle Tinné me donne de la besogne. Croyez-vous que le gouvernement algérien dont vous faites partie serait disposé à coopérer aux mesures de police qu'appelle un crime de ce genre, à aider dans une enquête tout d'abord¹⁵ ? » Puis vient un long silence, aisément explicable. Duveyrier a été mobilisé puis capturé par les Prussiens. Pour Urbain, les choses ne sont pas allées trop bien non plus¹⁶. La chute de l'Empire a définitivement sonné le glas de la politique arabophile à laquelle il avait travaillé, et qui était, de toute façon, moribonde depuis plusieurs années. Préfigurant une semaine des Barricades qui près d'un siècle plus tard en mimerait tous les grotesques, l'insurrection municipale que les historiens en mal d'emphase appellent la « Commune d'Alger » a donné ensuite leur picotin de gloire à quelques esprits aussi exaltés et aussi confus qu'un Ortiz ou un Lagailarde le seraient en leur temps. Ce milieu-là n'étant pas du genre à beaucoup aimer un arabophile, Urbain a dû fuir Alger en novembre 1870 pour n'y revenir qu'à la fin de sa vie. Duveyrier a repris contact avec lui le 3 janvier 1874, et c'est la dernière lettre à Urbain que nous ayons de lui¹⁷ :

... Maintenant, je dois vous expliquer mon long silence. La guerre m'a obligé de remettre à d'autres temps la reprise de ma correspondance avec les amis de mon père et les miens. Je croyais trouver les loisirs voulus pour cela après la paix, mais je me suis vu entraîné dans une succession de travaux qui m'ont encore paralysé. Ne croyez pas pourtant

¹⁵ ARS, 13739/162.

¹⁶ Voir Levallois 1989 et Levallois 2001.

¹⁷ ARS, 13739/163.

que je vous ai oublié ! Vingt fois j'ai voulu vous écrire, et vingt fois j'ai dû renvoyer à plus tard l'accomplissement de ce devoir.

Il n'en est plus à demander des conseils et des informations à son correspondant puisqu'il est cette fois en mesure de lui annoncer une publication :

Je publierai dans quelque temps une carte et un petit nombre de pages qui résument beaucoup de recherches. Je vous enverrai cela, en vous priant de me communiquer ce que vous en penserez. C'est une liste de tous les voyageurs qui ont succombé en Afrique depuis l'an 1800, avec l'indication de ce qu'ils ont fait pour la science, et les causes auxquelles on doit attribuer leur mort. L'étude de ces causes amène à reconnaître qu'il y a un fanatisme musulman, lors même qu'on voudrait en douter. Mais je suis loin de vouloir conclure que le fanatisme est inhérent à la religion musulmane. Je suis tout à fait de votre avis sur ce point-là. J'étais déjà de votre avis avant d'avoir lu votre article « de la tolérance dans l'islamisme » publié dans la Revue de Paris, et dont vous m'avez envoyé le tirage à part. Il s'agit seulement de distinguer entre le fond des doctrines et les développements et les interprétations qu'elles ont reçus plus tard, tantôt dans la voie de la tolérance, tantôt dans la voie du fanatisme.

Nous allons voir plus loin ce qu'il en est du « petit nombre » de pages annoncées ici, un article long en réalité de près d'une centaine de pages que le *Bulletin de la Société de Géographie* a effectivement publié en décembre 1874. Pour le reste, si le ton de la lettre est amène, ses dernières lignes montrent que les préoccupations policières n'ont pas quitté son auteur, et même qu'elles se sont aggravées depuis le 21 novembre 1869 puisque, la guerre étant passée par là, l'Allemagne est maintenant suspectée : « Le gouvernement de l'Algérie surveille-t-il suffisamment les prédications des confréries religieuses ? Sait-il si l'Allemagne n'a pas actuellement quelques-uns de ses enfants, demi-savants, demi-arabes, qui, comme cela a eu lieu autrefois, sous prétexte de voir le pays recherchaient partout les indigènes influents auxquels on pourrait plaire en leur parlant de haïr la France ? » Cette crainte que l'Allemagne ne favorise les menées subversives des agitateurs sahariens et notamment de la Sanûsiyya réapparaîtra de temps à autre dans sa correspondance et deviendra dans une certaine littérature coloniale un thème obsessionnel qui conserve encore aujourd'hui une partie de sa vitalité : combien de biographes de Charles de Foucauld pour lesquels sa mort est la conséquence d'un complot germano-senoussiste !

L'article qu'il annonce à Urbain en janvier 1874 est intitulé « L'Afrique nécrologique » ; il se présente comme un obituaire dédié aux voyageurs européens morts en Afrique depuis le début du siècle. Les deux grandes causes de ces morts, est-il expliqué dans l'introduction, sont, d'une part, la maladie et, d'autre part, un fanatisme musulman dont la forme la plus virulente est aujourd'hui celle que propage la Sanûsiyya. En fait, l'examen des notices successives que Duveyrier consacre aux défunts fait apparaître que, sur les quelque 150 morts recensés, il en attribue plus de 118 à la maladie ou à la fatigue, à quoi s'ajoutent 7 morts par accident et quelques cas douteux. Sur les 19 cas de meurtres avérés, 15 ont été perpétrés en pays musulman, parmi lesquels seuls quatre ou cinq paraissent pouvoir être attribués à des motifs religieux, sans qu'on soit sûr que les instigateurs en aient été des membres de la Sanûsiyya. Quatre ou cinq morts sur 150, voilà tout ce qu'on peut porter au débit de l'islam. Ce décalage entre les faits énumérés et l'exorde qui les introduit apparaît bien lorsqu'on considère ce passage de l'introduction¹⁸ :

¹⁸ Duveyrier 1874 : 561 et 570.

On connaît, en Afrique, un certain nombre de centres de propagande musulmane fanatique qu'il importe aux voyageurs surtout, mais aussi aux résidents, de surveiller toujours et d'étudier dans leurs agissements politiques, car leur intervention dans plusieurs crimes est tantôt démontrée, tantôt soupçonnée avec grande vraisemblance. Quelle part incombe aux marabouts fanatiques de Tin-Tarhôdé et d'Asôdi (Azben) dans le meurtre du capitaine Macguire ? Quelle part incombe aux marabouts fanatiques de Tedjânt (près Rhât) dans l'assassinat de mademoiselle Tinne ? Pourquoi, jusqu'ici, à l'exception de G. Nachtigal, tous les voyageurs chrétiens qui ont réussi à franchir les limites du Ouâdâï ne sont-ils jamais sortis de cet empire et y ont-ils péri de mort violente ? Et, pour choisir un exemple significatif, pourquoi Maurice de Beurmann a-t-il été tué dans la première province du Ouâdâï, au moment où il y arrivait après avoir passé, avec ses domestiques musulmans, par plusieurs centres de la confrérie religieuse d'Es-Senoûsi [c'est-à-dire la Sanûsiyya] ? Pourquoi enfin, jusque dans la zone du littoral méditerranéen, dans la Cyrénaïque, d'autres voyageurs ont-ils vu leur vie menacée, et pourquoi, aussi bien à Berbera que sur le fleuve Djoûba, cette haine meurtrière des Çômâl contre les Européens ?

Ce n'est là qu'une suite de questions auxquelles le détail des notices correspondantes n'apporte aucune réponse, mais dont l'auteur semble considérer qu'elles sont tranchées puisqu'il continue par ces mots : « Toutes ces questions, touchant des faits en apparence indépendants les uns des autres, et qui se sont passés à des distances considérables, s'expliquent néanmoins par les progrès de la confrérie religieuse d'Es-Senoûsi. » Voilà donc à quoi auront abouti les recherches qu'il mène depuis cinq ans sur les confréries musulmanes, et qui se sont peu à peu concentrées sur la seule Sanûsiyya : il connaît la cause cachée de la mort des Européens massacrés dans la partie musulmane de l'Afrique. On a l'impression ici que deux hommes parlent en lui. Celui qui est encore capable d'examiner les faits, les « apparences », et qui les restitue scrupuleusement. Et celui qui clame une certitude que rien ne peut ébranler puisqu'elle n'est pas assise sur les apparences mais sur la conviction intime. Son obsession de la senoussiya l'a désormais aveuglé.

Puis vient enfin, en 1884, *La Confrérie musulmane de Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsi*¹⁹. Ouvrage halluciné, ai-je dit. Il prend parfois l'allure d'un roman fantastique, comme lorsqu'il évoque la zaouïa métropolitaine de Jerhboûb, oasis reculée dont aucun Européen n'a jamais approché²⁰ :

Ce couvent²¹ renferme des écuries bien montées, et un arsenal contenant, avec des quantités de fusils et des approvisionnements en poudre, *quinze canons* achetés à Alexandrie. Il a, dans ses dépendances, des ateliers spécialement destinés à l'entretien et à la réparation des armes, et paraîtrait-il aussi à la fabrication de la poudre. Et puis les maîtres de Jerhboûb, n'ont-ils pas, à 240 kilomètres à vol d'oiseau dans le nord, le meilleur port de la côte septentrionale de l'Afrique, le port de Tobrouq, assez délaissé par le commerce légitime, mais où les navires de nations européennes font la contrebande de guerre entièrement au profit de la confrérie ?

La dernière phrase n'est probablement rien d'autre que la version magnifiée d'un propos de table tenu devant lui à Tripoli, et qu'il a rapporté à son ami le géographe Charles Maunoir dans une lettre du 4 juin 1883 : « À table, ce matin, on a appris à Mr Féraud [consul de France à Tripoli], devant Mr Ricard, vice-consul à Ben-Ghâzi, et moi, que des européens (italiens et autres)

¹⁹ Pour une analyse plus détaillée de cet ouvrage, voir Triaud 1995, I : 331 *sqq.*, Casajus 2007: 215, *sqq.*

²⁰ Duveyrier 1884 : 163.

²¹ Duveyrier utilise (un peu abusivement) ce mot comme un équivalent de « zaouïa ».

débarquaient des quantités de poudre dans l'oasis d'El-Menchîya à très peu de kilomètres d'ici. Cela se fait en cachette, comme contrebande, et les Turcs ferment les yeux²². » Il en est d'ailleurs de même d'une bonne part des affirmations parfois bien étranges dont la brochure est émaillée : elles ne sont bien souvent qu'une interprétation outrée de faits fort menus qui auraient pu recevoir une lecture plus mesurée.

Et comme la retraite de Jerhboûb n'est pas assez sûre, le maître de l'ordre a pris ses dispositions pour pouvoir s'enfoncer vers des refuges plus inaccessibles encore²³ :

Ce sont là certes ! des gages de sécurité. Sîdi Mohammed El-Mahedi ne s'endort pourtant pas dans une aveugle confiance. Il redoute, comme une éventualité lointaine, sans doute, mais possible, qu'un jour ou l'autre une puissance chrétienne ne vienne lui demander compte de la guerre occulte qu'il lui a faite, du sang qu'il lui a fait verser, ou bien, peut-être appréhende-t-il un revirement plus accentué dans les vues naguère très bienveillantes pour lui du sultan actuel ? Quoi qu'il en soit, depuis plusieurs années déjà, des mesures sont prises pour le cas où Sîdi Mohammed El-Mahedi se verrait forcé de chercher précipitamment refuge dans les contrées de l'intérieur, l'oasis de Koufara ou le Wâdâï, et y transporter ses trésors. À la zaouïya d'Azîât, dont la position exacte, en Cyrénaïque, est encore inconnue, on entretient en permanence cinq cent chameaux de bât, avec leurs harnais et leurs outres, en bon état, et un nombre correspondant de convoyeurs nègres, qui sont prêts à se mettre en route, sur un signe, pour n'importe quel très long voyage.

Un chef poursuivi par la crainte du châtement mérité, des arsenaux au fond du désert, des contrebandiers cupides qui pactisent en secret avec l'ennemi, des *impedimenta* enfouis dans une oasis inconnue, des esclaves disciplinés prêts à les convoier à travers les solitudes sahariennes... On pense, bien sûr, à Jules Verne, et pour cause : le romancier a repris presque textuellement certains de ces passages dans son *Matbias Sandorf* publié l'année suivante²⁴ ; on pense aussi au Pierre Benoît de *L'Atlantide*, lui aussi grand lecteur de Duveyrier ; et peut-être encore, plus récents, à ces arsenaux souterrains et labyrinthiques qu'Al-Qaïda était supposée avoir creusés dans les montagnes afghanes, et dont les « spécialistes » autoproclamés du terrorisme nous brandissaient même les plans, avant que les soldats américains ne découvrent au bout du compte, dans quelques abris sous roche, deux ou trois caisses éventrées. Les fantômes dont l'Occident peuple ses cauchemars ont tous un air de famille.

L'ouvrage a eu une certaine audience, mais Jean-Louis Triaud remarque tout de même que quelques commentateurs sont restés sceptiques. En 1885, l'orientaliste F. Fagnan brocardait la brochure d'un cruel « M. Duveyrier voit des Snoûsi partout²⁵ ». Le 6 octobre 1899, sept ans après la mort de Duveyrier, Alfred Le Chatelier, alors titulaire de la chaire de « sociologie et sociographie musulmane » au Collège de France, allait écrire des choses semblables à Charles Maunoir²⁶ :

[Duveyrier] avait cru à l'organisation universelle et maçonnique des confréries musulmanes et les rattachait à un pôle du mal : les Senoussya, et à un pôle du bien : les Tidjanya – bien et mal s'entendant au sens politique.

²² Fonds Lander.

²³ Duveyrier 1884 : 164.

²⁴ Triaud 1995, I : 334. Voir aussi Pandolfi 2004.

²⁵ Cité par Triaud (Triaud 1995, I : 342).

²⁶ AN, 47 AP 18, dossier 1.

De même qu'il voyait des Senoussya partout où nous avons des difficultés avec l'islam, il voyait des Tidjanya partout où nous avons de bons rapports avec eux.

Une réaction intéressante est celle de Louis-Marie Rinn, ancien chef des bureaux arabes qui, comme de nombreux responsables algériens, s'est intéressé aux confréries musulmanes. S'il avait comme Duveyrier tendance à voir l'action occulte de la Sanûsiyya derrière des agissements qui pouvaient s'expliquer plus simplement, cela ne le portait pas aux mêmes extrémités. Dans une brochure consacrée aux confréries qu'il publia lui aussi en 1884, il écrivait²⁷ :

Ce n'est ni le fanatisme, ni l'intolérance, ni même l'idée religieuse qui lance les Khouan dans les hasards de l'insurrection ou dans le crime. Si on examine froidement les choses, on reconnaît toujours que les causes premières aussi bien que les buts visés, sont du domaine politique ou des passions humaines : un intérêt, une rivalité, une vengeance ou une colère. Les grands mots de Guerre Sainte et de zèle religieux sont bien mis en avant, ... mais ce ne sont que des mots sonores derrière lesquels les meneurs abritent leurs ambitions malsaines.

Et même s'il voyait dans la Sanûsiyya une confrérie hostile, il considérait qu'il ne fallait « pas s'exagérer ce danger »²⁸ :

Les Snoussya, en effet, ne sont ni des énergumènes ni des conspirateurs ; ils ne trament pas dans l'ombre de leurs zaouïas le renversement par la force d'États plus forts qu'eux. Ce sont des ennemis intelligents, préparant l'avenir en attendant tout « de Dieu » et d'une idée qu'ils croient juste et féconde en résultats.

À la malveillance près, nous ne sommes pas si loin de ce que Urbain avait écrit le 13 novembre 1869 : « La religion, les sectes, les ordres, n'ont été le plus souvent que le manteau ou le prête-nom du patriotisme. » Que Duveyrier ne l'a-t-il alors entendu ! Mais quand son livre paraît, Urbain n'est plus là pour lui donner des conseils qu'il n'entendrait de toute façon pas. Il est mort le 27 janvier 1884, seul, désespéré, renié même par ses amis saint-simoniens – à commencer par un Auguste Warnier qui s'était fait le champion des « colonistes ». Triste fin d'un homme qui avait cru à l'amitié franco-musulmane en des temps qui n'étaient pas à l'amitié. Les mêmes contradictions ont plongé Duveyrier dans un cauchemar qui lui fait voir partout la main d'un insaisissable ennemi. Urbain dans son désespoir, Duveyrier dans ses hallucinations, se sont peu à peu éloignés d'un monde où d'autres désormais se font entendre. Car, depuis 1870, ce sont les héritiers d'Auguste Warnier et non ceux d'Ismaïl Urbain qui dictent la politique coloniale de la France. Henri Duveyrier s'est donné la mort le 25 avril 1892. Désespoir, là encore.

Bibliographie

Sources archivistiques

- 1) Archives nationales (AN), fonds Duveyrier-Maunoir. Carton 47 AP 8 : correspondance 1863-1874 ; Carton 47 AP 18 : correspondance de Maunoir au sujet de Duveyrier ; papiers de Maunoir autour des travaux de Duveyrier.
- 2) Archives de la bibliothèque de l'Arsenal (ARS), fonds Prosper Enfantin.
- 3) Archives familiales mises aimablement à ma disposition par Henry de Lander, arrière-arrière-petit-fils de Balthazar Duveyrier, un cousin d'Henri (Fonds Lander).

²⁷ Cité par Triaud 1995, I : 352.

²⁸ Cité dans Triaud (Triaud 1995, I : 353).

Ouvrages et articles

- Casajus, Dominique, 2007. *Henri Duveyrier. Un saint-simonien au désert*, Paris, Ibis Press.
- Duveyrier, Henri, 1864. *Les Touareg du Nord*, Paris, Challamel aîné.
- 1874. L'Afrique nécrologique, *Bulletin de la Société de Géographie*, 6^{ème} série, VIII, 2^{ème} semestre 1874 : 561-644.
- 1884. *La confrérie musulmane de Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'Hégire = 1883 de notre ère*, Paris, Société de Géographie.
- Levallois Michel, 1989. « Ismayl Urbain : éléments pour une biographie », in M. Morsi (dir.), *Les Saint-Simoniens et l'Orient. Vers la modernité*. Aix-en-Provence, Édisud : 53-82.
- 2001. *Ismâjl Urbain (1812-1884). Une autre conquête de l'Algérie*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- 2012. *Ismâjl Urbain. Royaume arabe ou Algérie franco-musulmane ? 1848-1870*, Paris, Riveneuve Éditions.
- Pandolfi. P., 2004. « La construction du mythe touareg. Quelques remarques et hypothèses », *Ethnologies comparées*, 7 [<http://recherche.univ-montp3.fr/cerce/r7/pl.p.htm>].
- Triaud, J.-L., 1995. *La légende noire de la Sanûsiyya. Une confrérie musulmane sous le regard français (1840-1930)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2 tomes.
- Urbain, Ismaïl, 1992 [1856]. « De la tolérance de l'Islamisme », in Ismaïl Urbain et Ahmed Riza, *Tolérance de l'islam*, Saint-Ouen, Centre Abaad : 17-46.